Zeitschrift: Bulletin pédagogique : organe de la Société fribourgeoise d'éducation et du Musée pédagogique

Herausgeber: Société fribourgeoise d'éducation

Band: 70 (1941)

Heft: 14

Artikel: De la réalité et de quelques réalités...

Autor: [s.n.]

DOI: https://doi.org/10.5169/seals-1040924

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 14.12.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

LXXme ANNÉE. N° 14. 15 décembre 1941.

Bulletin pédagogique

Organe de la société fribourgeoise d'éducation et du Musée pédagogique

Abonnement pour la Suisse : 6 fr.; par la poste : 30 ct. en plus. — Pour l'étranger : 7 fr. — Le numéro : 30 ct. — Annonces : 45 ct. la ligne de 12 cm. — Rabais pour les annonces répétées.

Tout ce qui concerne la Rédaction et les annonces doit être adressé comme suit : *M. A. Rosset, insp.*, Gambach 11, Fribourg. Les articles doivent parvenir à la Rédaction au moins 12 jours avant l'insertion.

Le *Bulletin pédagogique* paraît 14 fois par an, soit le 15 de chaque mois (sauf en août) et le 1er des mois de janvier, mars et mai.

Le *Faisceau mutualiste* paraît 6 fois par an, soit le 1er des mois de février, avril, juin, août, octobre et décembre.

SOMMAIRE. *Partie non officielle. — De la réalité et de quelques réalités. — La thèse de doctorat de M. le professeur Both. — L'orchestre de la Suisse romande à l'Aula de l'Université. — Exercices de comptabilité pour les cours complémentaires. — Deux retraites dans le corps enseignant. — Société des institutrices. — Nécrologie. — Le Noël du soldat 1941. — Almanach Pestalozzi 1942. — L'Instruction publique en Suisse.*

Partie non officielle

De la réalité et de quelques réalités...

Les fausses idéologies rendent à tous un service signalé. Cette affirmation peut sembler un paradoxe. Cependant, à y regarder de près, ces idéologies ne nous obligent-elles pas à examiner à nouveau les bases de nos convictions, afin de les étayer plus solidement ? Ne nous obligent-elles pas, en raison de la part de vérité qu'elles contiennent, à nous élever à une vue plus synthétique de la réalité ? La réalité, en effet, à cause de sa complexité, échappe presque toujours à notre intelligence par l'un ou l'autre de ses aspects. De plus, nous avons trop tendance, par paresse d'esprit, à nous reposer placidement sur les résultats acquis, à nous contenter de répéter mécaniquement des principes que pourtant nous devrions vivre de notre être tout entier, à vider les idées de leur contenu dynamique pour jongler ensuite avec les mots devenus des formules creuses que nous enchaînons sans plus nous préoccuper de leurs rapports avec ce qui

est. Quoi d'étonnant dès lors que cette connaissance qui amuse notre esprit, le divertit sans l'engager, n'informe plus, n'influence plus notre existence, puisqu'elle lui demeure étrangère !

Faut-il des précisions ? La littérature contemporaine a pris plaisir pendant des années à analyser le flot mouvant de la conscience humaine comme si l'homme n'était que sensation, comme si les êtres et les choses n'existaient que par la résonance qu'ils créent dans l'individu.

L'art s'est refusé à établir l'ordre et l'élégance dans notre vie sentimentale, il s'est trop souvent contenté de refléter une subconscience de névrosés.

Des pédagogues ont lancé le mot d'ordre *L'école pour la vie.* Quelques-uns — qui ne les avaient pas compris — n'ont pas considéré la vie dans sa totalité. Sous l'étreinte du terrible quotidien, n'ayant pas le courage d'affronter une tâche que le laisser-aller général rend de jour en jour plus difficile, ils n'ont songé qu'à l'existence matérielle, ils ont oublié que l'homme ne vit pas seulement de pain. Appauvrissant, déformant la pensée de leurs maîtres, ils se sont bornés à adapter les élèves à leur seul milieu terrestre, rétrécissant ainsi aux choses d'ici-bas la destinée des enfants qui leur étaient confiés. Ils se sont — en un certain sens — limités à enseigner ce qu'un taupier ou un mécanicien doit savoir du monde et de la vie pour manier les pièges ou les machines avec quelque chance de succès. Ils ont paru ignorer que le but premier de l'école n'est pas de transmettre telle ou telle connaissance *utile* comme on se passerait telle ou telle recette, mais bien de transmettre le vrai pour le vrai. Car la vérité, bien plus que le pain quotidien, permet à l'homme de s'accomplir lui-même et l'instituteur qui apprend à un enfant que un et deux font trois ne lui donne pas seulement le moyen de faire exactement ses additions à la foire, mais, avant tout, il le met pour la première fois en face de ces réalités de l'ordre intellectuel qui s'imposent plus inexorablement que le fer et l'acier, parce qu'elles sont la loi, la mesure de toutes les choses d'ici-bas. Ignorer ces réalités, se borner à donner des recettes, confiner — par utilitarisme ou par paresse — l'enfant dans la connaissance sensible, c'est renoncer à l'élever au sens propre du mot, c'est renoncer à faire de lui un homme, un être qui, par sa raison, soit maître des choses parce qu'il connaît les lois qui les dominent. Ces pédagogues n'ont pas compris que les méthodes de l'école pour la vie, de l'école active sainement entendue, supposaient un travail intellectuel intense aussi bien de l'élève que du maître et ainsi ils ont formé une jeunesse incapable d'effort — et surtout d'effort persévérant — : elle ne s'est pas heurtée dès l'enfance à ces réalités avec lesquelles il est impossible de ruser, qu'il faut avoir le courage intrépide de regarder en face pour qu'elles nous amènent à leur hauteur.

En politique enfin, on a perdu la notion de l'Etat gardien et

promoteur du bien commun et on a vu en lui le dispensateur de tous les biens, le distributeur des richesses matérielles qui doit tout et auquel on ne doit rien.

Bref, le désordre et la confusion se sont introduits partout. Aussi, éprouvons-nous impérieusement le besoin de regarder le monde avec une intelligence renouvelée, une intelligence dépouillée, qui soit capable de se soumettre à la réalité totale.

Deux écrits ont paru ces derniers temps qui peuvent nous aider dans ce travail : *Dieu à l'Ecole*[1], *Dieu dans la Cité*[2]. Les instituteurs de Fribourg ne sauraient être assez reconnaissants à Mgr Dévaud d'avoir écrit *Dieu à l'Ecole*. En refermant ce livre, on se rend compte mieux que jamais que l'école pour la vie est l'école pour la réalité totale et on éprouve cette impression de libération qui accompagne toujours la lecture des livres de Mgr Dévaud. Comme on est loin ici de l'atmosphère conventionnelle de trop d'ouvrages pédagogiques où l'emphase du ton cherche à compenser la pauvreté des idées ! Il est rare de trouver des pages qui aient un tel accent d'humanité, qui donnent aussi nettement l'impression de vérité totale et où les mots soient aussi adéquatement adaptés à la pensée. Cette volonté de servir toute la réalité a permis à Mgr Dévaud de mettre en lumière des vérités que nous avions peut-être oubliées. Nous n'avons pas toujours eu conscience que l'enfant est un être *un*, que la connaissance n'est pas seulement un exercice de l'intelligence, mais qu'elle engage l'enfant tout entier, intelligence, sensibilité, volonté. Dès lors, le maître qui ne sait pas, ou ne veut pas, parler de son âme tout entière à l'âme tout entière de ses élèves, qui ne sait pas parler à ses enfants d'une manière directe en être humain qui s'adresse à d'autres êtres humains, ne fera jamais œuvre d'éducateur. Il y aura toujours, entre ses élèves et lui, la barrière qui se dresse dès que celui qui doit agir sur les autres joue un personnage au lieu d'être simplement et totalement vrai. Mgr Dévaud définit plus loin l'école active — cette école au nom de laquelle tant d'erreurs ont été commises, parce qu'on a confondu l'activité intelligente avec le mouvement purement extérieur et l'agitation de surface — : « une école qui n'est active que parce qu'elle est foncièrement amour, car nul être ne se meut que sous l'empire de l'amour ». Et c'est encore, énoncée en quelques mots, une très profonde vérité que nous avions oubliée : le maître doit avoir conquis à tel point la volonté et le cœur de ses élèves que ceux-ci veuillent ce qu'il veut avec lui et de toute leur âme. Mgr Dévaud étudie avec le même bonheur la psychologie de l'intérêt et la manière dont se donne l'enseignement religieux. Nous remercions l'auteur d'avoir

---

[1] *Dieu à l'Ecole*, E. Dévaud, col. *Horizons*, Libr. de l'Université, Fribourg.

[2] *Dieu dans la Cité*, J. Piller, col. *Horizons*, Libr. de l'Université, Fribourg.

aussi insisté sur cette vérité essentielle que trop souvent on semble ignorer : « On n'enseigne pas ce que l'on sait, on enseigne ce que l'on est. » En effet, le maître enseigne de toute sa personne ou il n'est qu'un fantoche. Dès lors, et sans le moins du monde faire de l'arithmétique catholique ou du latin juif, ses méthodes, toute son activité en classe seront informées de ce qui fait sa raison de vivre et de travailler. Il enseigne en catholique l'arithmétique et l'histoire, parce qu'il est un être *un* et cette évidence ne peut être mise en doute que par ceux qui n'ont pas le sens de la réalité. Après nous avoir montré ce que la réalité nous enseigne au sujet de l'enfant, du maître et de son travail, de l'enseignement du catéchisme, de l'enseignement des différentes branches — qui est aussi, à sa manière, un enseignement religieux —, Mgr Dévaud, paraphrasant les paroles qui annoncent l'arrivée en ce monde du Maître qui donna sa vie pour ses disciples : *Apparuit Dei nostri benignitas et humanitas*, nous révèle ce que le maître doit être pour ses élèves. Et nous ne pouvons que déclarer à Mgr Dévaud que nous avons retrouvé, en relisant son livre, avec une joie très réelle, cette *benignitas* et cette *humanitas* dont il nous donne un si merveilleux exemple.

Le dernier ouvrage paru dans la collection *Horizons* [1], *Dieu dans la cité*, est à sa manière un magnifique hommage à cette réalité que nous avons méconnue. Dans un style direct et dépouillé, où le rythme souligne le dynamisme de la pensée et qui traduit sobrement la profondeur des idées et la science de l'homme d'Etat, l'auteur étudie d'abord la nature de la Cité et les tâches de la Cité. Mais pour que la Cité pratique une politique réaliste — réaliste « dans la vraie et pleine acception du terme » —, il faut qu'elle tienne compte de la totalité du réel, donc de l'existence d'un Créateur, mesure de toutes choses. Dès lors, les fonctions de la Cité sont totalement transfigurées, ces fonctions que beaucoup ignorent, que beaucoup transforment à leur gré, selon leur fantaisie ou ne voient qu'en partie, critiquant ce qu'ils ne comprennent pas. Elles sont analysées avec une clarté et une profondeur que seule peut donner l'habitude des questions générales, servie par les lumières de la philosophie. Et l'on se plaît à songer, en lisant les considérations sur le bien commun — ce bien commun qui embrasse toutes les conditions naturelles et humaines qui permettent à l'homme de réaliser ici-bas sa fin — sur les institutions sociales, Eglise, famille, profession, sur les gouvernés et les gouvernants, qu'il est heureux qu'un tel livre où les politiques et les philosophes peuvent s'instruire ait été écrit à Fribourg, par l'un des chefs de notre République. Car Fribourg, s'il comprend sa mission, *servir la vérité*, et s'il y demeure fidèle, aura un droit particulier à

---

[1] Cet article a été écrit avant que paraisse dans cette même collection : *L'Eglise et le royaume de Dieu*, Mgr Besson.

« cette gloire impérissable de la Cité périssable d'avoir, à travers le temps... préparé la venue de la Cité définitive : la Cité de Dieu ».

Et, en exprimant notre gratitude aux Maîtres qui nous ont enrichis de ces deux livres, nous pensons que l'Université de Fribourg, où ces sujets furent d'abord exposés, donne au monde ce dont il a impérieusement besoin aujourd'hui, la vérité qui unit et rapproche, parce que seule elle est à la mesure de toute la réalité.

M.

La thèse de doctorat de M. le professeur Both

I

Elle vient de paraître sous le titre : *L'Education par la langue maternelle selon le P. Girard*, avec une Lettre-Préface de M. le conseiller d'Etat Piller, à la Librairie St-Paul, Fribourg. Elle forme un beau volume de XVI-236 pages in-8° de caractères serrés, sur de bon papier ; elle fait honneur à ceux qui l'imprimèrent et plus encore à celui qui la composa, en y mettant, comme il le dit lui-même, patience et longueur de temps, car il en fallut « pour mener à chef un labeur qui m'a maintes fois semblé désespérant ».

Depuis longtemps, je souhaitais rencontrer un étudiant qui voulût bien accepter d'étudier à fond le système d'éducation par la langue maternelle du P. Girard. « Rien n'est plus facile, dira-t-on ; il suffit de lire le livre où le pédagogue s'est expliqué longuement, son *Enseignement régulier de la langue maternelle.* » Justement pas ; ce livre est faussement clair ; il proclame que l'enseignement de la langue maternelle, et spécialement celui de la grammaire, doit éduquer l'homme total, et la personne individuelle, et la personne sociale, le citoyen, le chrétien. Comment cet enseignement peut-il arriver à un tel résultat ? Voilà ce qui reste mystérieux, voilà ce qui est une énigme qu'aucun de ceux qui se sont occupés du P. Girard et de sa pédagogie n'ont résolue. — Il n'y a qu'à compulser le *Cours de langue*. — C'est vite dit ; mais allez y voir ! Le *Cours de langue* est un grimoire indéchiffrable à première vue ; et même en y revenant deux et trois fois, on n'en sort pas. On doit pourtant pouvoir en sortir ! Son auteur avait l'esprit lucide et la pensée claire. Et c'est pour des écoliers qu'il a rédigé son *Cours*.

Lorsque M. Both me confia sa décision d'affronter les épreuves du doctorat, je lui proposai ce sujet de travail. Il me parut l'homme prédestiné pour le mener à bien. Professeur de grammaire, non seulement il connaissait parfaitement cette branche, mais il aimait l'enseigner ; par ailleurs, il était professeur de méthodologie spéciale, donc au courant des méthodes et des procédés de l'enseignement du français ; double condition indispensable, que je n'avais encore rencontrée chez personne. M. Both accepta.

Il se mit en devoir de lire, la plume à la main, l'*Enseignement régulier*, qui lui parut d'une limpidité parfaite. Mais quand il aborda le *Cours*, ce qui était lumineux devint obscur, et même toujours plus opaque à mesure qu'il avançait. Après quelques semaines d'efforts infructueux, il faillit se décourager, abandonner ce projet. Heureusement, il se reprit et le reprit, mais par un long et fastidieux ouvrage d'approche : il colla de grandes feuilles de papier les unes aux autres, inscrivit dans une colonne le sujet de chacune des leçons de grammaire ; dans une seconde colonne, les conjugaisons ; dans une troisième colonne, le vocabulaire, les